



« EOLE doit développer des représentations et des attitudes d'ouverture à la diversité linguistique et culturelle ». La phrase évolue dans la troposphère théorique, mais l'objectif est essentiel.

Rencontre à l'école primaire de Delémont avec deux enseignantes, Stéphanie Petitjean et Dominique Finsterwald, et une parent d'élève, Catherine Friedli.

Stéphanie Petitjean. J'avais envie de pouvoir donner des cours facultatifs dans mon école. Je me suis donc inscrite à la formation F2 MITIC BEJUNE. Et comme travail de diplôme, j'ai choisi une activité EOLE pour laquelle les outils MITIC serviraient de papier, de colle et de ciseaux, et d'un petit peu plus.

educlasse

Une histoire de souris devait se contenter d'une diffusion par valise. Jusqu'au jour où Louis-Joseph Fleury en découvrit la version en patois et demanda une mise en ligne sur le site www.djasans.ch. Avant d'être relayé dans la salle d'éducation aux médias qui propose les versions en allemand, en suisse-allemand, en chinois, en italien, en malgache, et même en peuhl...

L'idée était de profiter des origines très variées de nos élèves pour demander à leurs parents de venir nous raconter *Une histoire de souris* dans différentes langues. Un enregistrement audio en conserverait une trace et les illustrations des élèves permettraient d'en faire une production MITIC.

Une telle activité s'enrichit encore lorsqu'elle est collaborative. Mes collègues Dominique Finsterwald et Réjane Kottelat ont décidé de participer au projet. L'aventure pouvait démarrer

avec à son bord une septantaine d'enfants de l'école enfantine et de première primaire.

Catherine Friedli. Quand je suis venue raconter *Une histoire de souris* en hébreu, la langue de mes études, j'avais le trac. Je ne savais pas si je serais entendue, écoutée. Mais les enfants ont été très bon public. Ils étaient intéressés et buvaient chaque parole. J'ai beaucoup aimé être dans ces audiences de petits enfants.

De l'histoire à la valise

Dominique Finsterwald. Après leur récit à la classe, les parents se sont enregistrés sur l'application *Audacity* en utilisant un tutoriel pas à pas. Les séquences audio obtenues ont par la suite été manipulées par les élèves qui les ont associées aux illustrations.

SP. Ce sont les élèves qui ont choisi les techniques pour illustrer l'histoire. La créativité doit toujours être privilégiée. Les réalisations étaient ensuite scannées ou photographiées. Alors bien sûr, certaines photos sont un peu floues, mais l'apprentissage de l'autonomie prime sur le résultat final.



DF. Mener une telle activité prend du temps. Les élèves y ont travaillé pendant trois ou quatre mois, au minimum deux leçons par semaine. En section de classe bien entendu, avec un effectif plus raisonnable d'une dizaine d'enfants.

Même si travailler à trois demande une certaine organisation, c'est plus facile de mener un tel projet en collaboration. On profite de l'avis des autres qui peuvent aussi nous dépanner.

A la fin de l'activité, nous avons réalisé dans chacune des classes trois valises contenant toutes les versions déclinées sur format papier, en cd et en dvd. Les élèves pouvaient emprunter ces valises pour écouter et regarder les histoires avec leurs parents. C'était très touchant de voir les enfants rentrer chez eux avec leur valise.

Et les difficultés techniques ?

SP. Nous avons à Delémont un très grand avantage. Un informaticien travaille à temps partiel pour les écoles. Quand nous rencontrons des problèmes, nous bénéficions d'une solution immédiate. La présence d'une aide technique est essentielle. Nos instances décisionnelles doivent en être conscientes. Car pour que les MITIC soient véritablement intégrées, il faut que l'enseignant-e puisse se consacrer au projet, à la pédagogie.



Entre quatre et sept ans, les enfants ont finalement peu de compétences. Ils consomment des MITIC, mais créent très peu. Et j'adore le moment où ils s'approprient les choses apprises. Une année par exemple, nous avons travaillé à partir de kamishibaïs. Une élève a ensuite utilisé la même démarche pour réaliser le film de ses meilleures copines d'école ! Un enfant qui fait ça a tout compris. Il a un projet et il sait où aller chercher les outils.

De l'or en barre

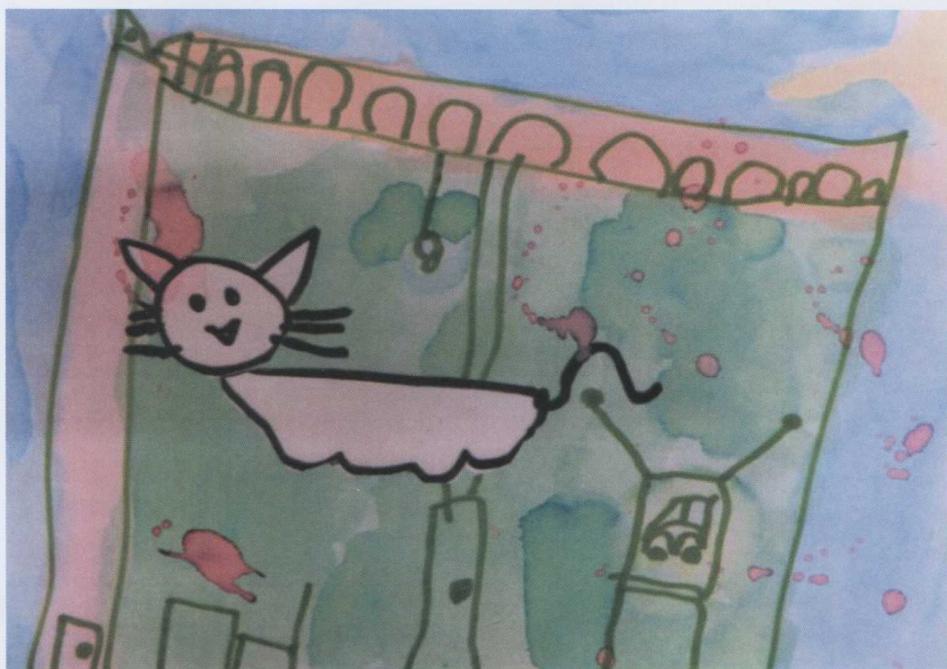
Une activité comme *Une histoire de souris* développe le travail collaboratif chez les élèves.

Cela permet la décentration, la prise en compte d'autrui. Et tout cela en découvrant d'autres pays. Les parents qui sont venus en classe ont en effet parlé de leur culture, avec toute la richesse de leur diversité.

CF. C'est extraordinaire de découvrir cette diversité sous un angle positif. On entend tellement dire que les enfants allophones, ça tire vers le bas. Une telle activité, c'est de l'or en barre.

DF. Cela influence réellement les attitudes. Après *Une histoire de souris*, lorsqu'un élève allophone ne comprenait pas un mot, plus personne ne se moquait de lui...

Propos recueillis par Benjamin Stebler



aide à l'emploi

Une activité scolaire peut avoir des conséquences insoupçonnées. Catherine Friedli en a fait l'expérience. Lors d'un entretien d'embauche pendant lequel elle avait une dizaine de minutes pour développer une activité, elle a repris le thème d'*Une histoire de souris*. Cela a semble-t-il marqué les esprits et lui permet depuis de fonctionner comme intervenante en milieu scolaire.